Parallèles 32(1) Avril 2020

Belge en temps de guerre, française en temps de paix : la littérature belge francophone en traduction danoise 1942-1973

Lisbeth Verstraete-Hansen

Université de Copenhague, Danemark

Belgian in times of war, French in times of peace: Belgian francophone literature in Danish translation 1942-1973 – *Abstract*

This paper sets out to study the Danish perception of Belgian francophone literature as it emerges from the editorial paratexts of literary works translated into Danish between 1942 and 1973. The study inscribes itself in the neighbouring fields of cultural transfer and translation studies. With regard to the intralinguistic inequality at stake in the French-speaking world, the study suggests to use the concepts coined by P. Halen to describe the Francophone writers' position in the French-Parisian literary field: local, entrant [incoming], repenti [repented]. The analysis demonstrates that Belgian francophone literature – though written in one of the central languages of the global translation system – circulates in the manner of a dominated literature. The article concludes that even though the translated works framed for the Danish reader circulate without their immediate historical and socio-political context, they nevertheless do carry with them the structural issue related to their dominated position which influences the categories used to classify the translated books as either Belgian or French.

Keywords

Literary translations, cultural transfer, literary sociology, inter-peripheral relations, paratexts

 DOI:10.17462/para.2020.01.04

1. Introduction

En 1993 parut une traduction danoise de l'essai *La Belgique : la première des littératures francophones* de Marc Quaghebeur. Adapté par Ole Wehner Rasmussen, l'essai était complété par de brèves notices biobibliographiques sur les écrivains et les œuvres cités ainsi que, le cas échéant, par une référence à la traduction danoise. Commentant le nombre relativement modeste des traductions, O.W. Rasmussen constate que Georges Simenon et Hergé mis à part, Charles Plisnier est celui qui est le plus solidement implanté sur le marché danois, tout en ajoutant : « Mais, comme on le sait, ni Plisnier, ni Simenon – pour ne pas parler de Marguerite Yourcenar – ne sont perçus comme belges[1] » (1993, p. 73).

Ce commentaire épingle avec précision la problématique – structurelle – de l'omniprésence de la référence française dans la vie littéraire en Belgique francophone. Une longue série d'études historiographiques a abondamment démontré comment la conscience permanente d'un déficit symbolique (patrimoine moins ancien et moins prestigieux) et matériel (infrastructure éditoriale et masse critique faible) oblige les écrivains belges à opter soit pour une stratégie de différenciation soit pour une stratégie d'assimilation pour se faire reconnaître par le centre littéraire français qui constitue aussi le passage obligé vers cette consécration internationale qu'est la traduction (Klinkenberg, 1981 ; Quaghebeur, 1982 ; Denis & Klinkenberg, 2005 ; Halen, 2008). Reste à savoir à quel point la problématique structurelle, concrétisée par le débat permanent sur l'appartenance – « nationale », « française », voire « francophone » – de la littérature francophone belge, circule avec les textes en traduction.

Le présent article se propose d'étudier la perception danoise de la littérature belge francophone telle qu'elle se dégage des paratextes éditoriaux des œuvres littéraires traduites en danois entre 1942 et 1973, l'objectif étant d'une part d'analyser la catégorisation nationale des textes traduits, d'autre part d'identifier les critères qui ont pu déterminer le choix des œuvres à traduire. Partant de l'idée que les paratextes offrent un observatoire privilégié pour nous informer sur ce que les éditeurs supposent être les besoins et les attentes du lecteur danois, nous inscrivons notre réflexion dans le vaste domaine des recherches menées sur la circulation des textes littéraires dans les disciplines voisines des transferts culturels, la sociologie culturelle et les *translation studies*, tout en optant pour une démarche qui privilégie le moment où le texte franchit le seuil de son nouvel environnement culturel.

Délimitée en amont par l'année où paraît la traduction de *La Comtesse des Digues* (1942) de Marie Gevers et en aval par un recueil thématique de textes d'Henri Michaux (1973), la période étudiée a été retenue d'abord pour une raison purement pragmatique. Avant et durant la première guerre mondiale, de nombreux textes d'écrivains de la « génération léopoldienne » sont traduits ; suit alors une période creuse qui prend fin en 1942 où une activité de traduction de textes littéraires belges reprend et se poursuit, bien que de manière de plus en plus sporadique, jusqu'au début des années 1970 où s'ouvre une nouvelle période de sécheresse.

L'intérêt d'explorer les trois décennies 1942-1973 s'est trouvé renforcé par deux éléments d'ordre sociolittéraire : d'abord, la période couvre les années d'occupation qui imposent des conditions particulières au marché du livre dans les deux pays qui nous intéressent ; ensuite la période coïncide avec la dernière moitié de la phase de l'histoire littéraire belge désormais désignée de « centripète » (Denis & Klinkenberg, 2005), c'est-à-dire caractérisée par une stratégie d'assimilation au centre français accompagnée d'une migration intellectuelle massive qui a vu plus d'une centaine d'agents littéraires belges s'installer en France entre 1944 et 1960 (Dirkx, 2006, pp. 393-395).

[1] Toutes les traductions du danois sont de L. V-H.

Dans les pages qui suivent, nous chercherons d'abord à caractériser les relations littéraires belgo-danoises et à dégager les catégories de l'analyse, avant de présenter le corpus et ensuite analyser les paratextes afin d'apporter quelques éléments de réponse à la problématique exposée.

2. Fondement théorique et éléments de méthode

Formulée par Michel Espagne et Michael Werner dès les années 1980 (Espagne & Werner, 1987), la théorie des transferts culturels se veut une correction méthodologique du comparatisme, critiqué pour sa présupposition d'aires culturelles closes entre lesquelles des objets culturels s'échangeraient sans altération de sens. Cette théorie propose de diriger l'attention vers la transformation sémantique des objets qui circulent (Espagne, 2013), rejoignant par là les pistes explorées dans les *Descriptive Translation Studies* par Gideon Toury qui, de son côté, suggère de considérer les traductions comme des *facts of the target culture* : « After all, translations do not come into being in a vacuum. Not only is the act performed in a particular cultural environment, but it is designed to meet certain needs there, and/or occupy certain 'slots' within it » (2012, p. 6).

Chaque configuration culturelle construit ainsi son propre panthéon de textes littéraires étrangers dont la lecture est surdéterminée par les débats de l'heure. À titre d'exemple, le sens attribué à *La Légende d'Ulenspiegel* au Danemark sous l'occupation allemande est différente de la lecture des dirigeants soviétiques qui, au même moment, en font « an anti-capitalist and revolutionary Bible » (Beyen, 2006, p. 153). Sur le plan méthodologique, l'approche proposée implique donc d'inclure aussi bien le contexte de départ que celui d'accueil dans l'analyse des métamorphoses liées aux transferts (Espagne, 2010).

La notion de contexte est pourtant complexe. Dans le cas qui nous occupe, le rôle joué par le centre littéraire parisien empêche d'emblée d'envisager, ne fût-ce que pour le besoin de l'analyse, un quelconque contexte « belge » stable pour aborder la question des « relations littéraires belgo-danoises » selon une perspective bilatérale. Comment alors cerner les facteurs qui empêchent ou facilitent la circulation des œuvres littéraires en traduction ?

Une proposition influente pour rendre compte des flux traductionnels est venue de Johan Heilbron et Gisèle Sapiro qui ont privilégié la langue de départ comme facteur explicatif (Heilbron, 1999 ; Heilbron & Sapiro, 2002 ; Sapiro, 2008). Articulant les théories de Pierre Bourdieu sur les relations inégales des échanges symboliques et le modèle du système linguistique mondial élaboré par Abram de Swaan (2002), les sociologues ont modélisé un espace mondial des traductions à partir du nombre de titres traduits des différentes langues. Les données quantitatives ont permis de qualifier l'anglais de langue hypercentrale (+ 60% de toutes les traductions), l'allemand et le français de langues centrales (+/- 10%) et les autres langues (<3 % du marché global), de plus ou moins périphériques (Sapiro, 2008, p. 29). À partir de là sont formulées certaines régularités dont deux sont pertinentes pour notre propos : d'abord la proposition selon laquelle les flux traductionnels vont des langues centrales vers les langues périphériques, ensuite celle qui affirme que les langues centrales fonctionnent comme intermédiaires entre langues périphériques. Selon cette perspective, la relation entre littératures belge et danoise serait donc à envisager comme une relation centre-périphérie qui permettrait à la littérature belge écrite en français, *langue centrale,* d'arriver sur le marché danois sans intermédiaire.

Or, comme l'ont fait remarquer Katrien Lievois et Elisabeth Bladh, ce modèle repose sur l'idée d'une « relation biunivoque entre langues, littératures et pays » (2016, p. 10) qui occulte l'inégalité intralinguistique liée à l'usage de la langue française dont la dimension transnationale empêche de transposer automatiquement les régularités observées aux littératures écrites

en français hors de France, tant il est vrai que ces dernières obéissent à un fonctionnement périphérique qui les oblige à passer par Paris pour y chercher la légitimité requise et ainsi circuler à une échelle plus grande.

Pour rendre compte de ce fonctionnement, le seul critère linguistique est insuffisant et appelle une contextualisation à la fois plus dense et plus souple. Dans *La République mondiale des lettres,* Pascale Casanova affirme qu'il faut situer deux fois l'écrivain : « selon la position de l'espace littéraire national où il est situé dans l'univers littéraire mondial, et selon la position qu'il occupe dans ce même espace [national] » (1999, p. 65). Mais, comme l'a rappelé Pierre Halen, c'est oublier que pour les écrivains francophones le centre littéraire parisien s'intercale entre le niveau *local* (national ou régional) et l'univers littéraire *mondial* ; il faut donc situer *trois* fois l'écrivain francophone.

Pierre Halen décrit le niveau intermédiaire de cette triple structure comme le champ franco-parisien qui englobe – à côté des écrivains français – les écrivains francophones ayant quitté le champ local pour obtenir la légitimité du centre littéraire, bien que selon des modalités d'insertion différentes : les uns – les *repentis* selon la terminologie de Halen – font allégeance au centre en *s'assimilant* par l'effacement de toute référence aux origines belges ; les autres – les *entrants*[2] – font valoir leur différence en puisant dans un répertoire de spécifications culturelles, « […] la montagne pour Ramuz, les canaux et le brouillard pour Rodenbach […] » (2008, p. 39). L'enjeu du positionnement franco-parisien est de taille, car c'est à ce niveau que se négocie la possibilité d'accéder au niveau mondial via les traductions. C'est cette obligation pour la littérature belge de passer par un centre extérieur pour entrer en circulation qui demande d'envisager la relation belgo-danoise comme une relation inter-périphérique.

Pour assouplir et différencier la notion de « contexte de départ », notre analyse distinguera entre plusieurs catégories d'écrivains – *local, entrant* ou *repenti* – selon qu'ils se cantonnent au champ local ou cherchent la reconnaissance dans le champ franco-parisien. Dans l'optique choisie, nous considérons que ces modalités peuvent se succéder sur l'axe du temps dans la trajectoire d'un écrivain. Par exemple, Marie Gevers est, à beaucoup de moments de sa trajectoire, à considérer comme une *entrante*, mais pendant l'Occupation, elle est tellement prise dans les enjeux de la vie littéraire belge qu'on peut la catégoriser comme *locale*.

Cette approche présente deux avantages : d'une part elle permet de se faire une idée de la manière dont la modalité d'insertion facilite ou complique l'accès à la traduction et influence la perception de la littérature belge (ou non belge…) par les Danois ; d'autre part, elle permet d'inclure tous les écrivains issus du champ belge dans le corpus, quelle que soit leur manière de gérer l'héritage structurel qui leur incombe, apportant ainsi une réponse satisfaisante au problème méthodologique de la *définition* de l'écrivain belge francophone.

L'approche des paratextes s'inspire du travail précurseur de Gérard Genette qui a décrit cette « frange » entre texte et hors-texte comme une « zone non seulement de transition, mais de transaction : lieu privilégié d'une pragmatique et d'une stratégie, d'une action sur le public au service, bien ou mal compris ou accompli, d'un meilleur accueil du texte et d'une lecture plus pertinente » (1987, p. 8). Dans un ouvrage récent, Kathryn Batchelor a mis le doigt sur certaines ambiguïtés dans les réflexions de Genette, en particulier l'intention auctoriale imputée aux paratextes, qu'elle propose d'éluder par une définition simplifiée : « A paratext is a consciously crafted threshold for a text which has the potential to influence the way(s) in which the text is received » (2018, p. 142).

[2] Dans le modèle de Pierre Halen, ces auteurs sont nommés « exotisants ». Je garde ici le terme plus neutre d'entrants pour les distinguer des repentis/assimilés qui, contrairement aux premiers, effacent tout ce qui pourrait rappeler des attaches extérieures au centre littéraire.

Cette définition ne fait pas de la localisation physique du paratexte un critère distinctif, mais comme nous accordons ici une attention particulière à l'entrée du texte dans son nouvel environnement, nous avons privilégié le discours d'accompagnement matériellement lié au texte traduit : des quatrièmes de couverture, des rabats et du matériau préfaciel considérés comme des seuils délibérément conçus pour influencer la réception de la littérature.

3. Construction des données et caractéristiques du corpus

Il n'existe à ce jour aucun aperçu complet de la littérature belge francophone en traduction danoise. Pour le présent travail, le corpus a été construit à l'aide de la bibliographie ajoutée à la traduction danoise de l'essai de Marc Quaghebeur et complété par des informations du site www.danskforfatterleksikon.org qui s'arrête en 1975 ainsi que par le répertoire établi par Annick Mazaillier & Naja Porsild (1986) qui couvre la période 1960-1984.

Ces données permettent de faire quelques constats d'ordre général. D'abord la littérature belge francophone en traduction danoise est principalement le fait de quatre écrivains : Maurice Maeterlinck, Charles Plisnier, Georges Simenon et Hergé, relevant pour les deux premiers de la littérature de diffusion restreinte, pour les deux derniers du circuit de grande diffusion.

Ensuite, autour des deux guerres mondiales l'activité traductionnelle gagne en intensité. Déjà abondamment traduite avant 1914, l'œuvre de Maeterlinck continue de s'étoffer en danois durant et après le conflit. À côté de cette oeuvre paraît, en 1915, *Belgiens lyre* (*La lyre de la Belgique*), une anthologie de poèmes de dix-sept[3] écrivains traduits par le critique Kai Friis-Møller[4], également rédacteur d'une anthologie monumentale *Belgien* (1916) sur tous les aspects de la vie en Belgique dont le sort avait suscité une immense émotion parmi les intellectuels danois. Une traduction de poèmes de Verhaeren s'ajoute à l'ensemble en 1917.

Entre les deux guerres, on ne trouve guère que des traductions de Maurice Maeterlinck. Viennent alors les années d'occupation qui, comme c'est le cas dans d'autres pays, imposent des conditions particulières au marché du livre. Les éditeurs danois se trouvent face à une demande massive qu'ils essayent de satisfaire en multipliant les titres. Le sociologue de la littérature Hans Hertel fait état d'une croissance explosive de la production de livres dont le chiffre annuel passe de 2.196 en 1939 à 3.351 en 1945, soit une augmentation de 53% (2002, p. 296) incluant une hausse considérable du nombre de traductions littéraires.

Cette croissance profite également à la littérature belge francophone, mais une fois la parenthèse de l'Occupation refermée, le nombre chute de nouveau. À partir de la fin des années 1970, on serait tenté de parler de traversée du désert tout juste interrompue par quelques traductions « coups de cœur » – réédition d'un classique ou découverte tardive[5] – et des traductions des succès parisiens de Jean-Philippe Toussaint et d'Amélie Nothomb qui ne revêtent jamais pour autant un caractère systématique (cinq titres de Toussaint et quatre titres de Nothomb ont été traduits).

---

[3] Émile Van Arenberg, Georges Eekhoud, Max Elskamp, André Fontainas, Paul Gérardy, Ivan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Charles Van Lerberghe, Grégoire Le Roy, Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Georges Rency, Georges Rodenbach, Fernand Séverin, Émile Verhaeren et Max Waller.

[4] Kai Friis-Møller (1888-1960) était écrivain, traducteur et, surtout, un critique littéraire redouté. Entre le mois de décembre 1918 et le mois de mars 1919, il a visité la Belgique et le Nord de la France et signé des reportages pour le quotidien *Politiken*. Ces écrits sont rassemblés dans *En Pilegrimsfærd til Nordfrankrig & Belgien (Un pèlerinage dans le Nord de la France et en Belgique*, København: Nyt Nordisk Forlag, 1919).

[5] *Bruges-la-morte* de Georges Rodenbach a été retraduit en 1996 ; *La Pierre et l'oreiller* (1955) de Christian Dotremont a paru en danois en 1989 et *La femme de Gilles* (1937) de Madeleine Bourdouxhe en 1997, soixante ans après la version originale.

Après cet aperçu général, mettons la focale sur la période 1942-1973 en commençant par un constat en apparence paradoxal. D'un point de vue quantitatif, la littérature belge est à la fois la littérature francophone la plus traduite et la moins traduite sur le marché du livre danois. De fait, les auteurs de textes relevant des genres moins légitimes comme le roman policier (plus d'une centaine de titres de Georges Simenon et deux de Stanislas-André Steeman), le roman d'espionnage (douze titres de Paul Kenny[6]) et les BD (plus de septante occurrences des albums de *Tintin* dans des versions successives) se taillent une part considérable du chiffre total des traductions du français. Mais si, à l'inverse, comme ce sera le cas ici, on s'intéresse à la production restreinte publiée sous forme d'un volume physique ayant été mis en vente en librairie, on se retrouve avec un corpus de 30 titres (dont deux versions et une réédition de la *Légende*, une réédition de *Faux Passeports* et deux traductions du *Rempart des Béguines*) soit 26 titres différents écrits par 12 écrivains[7].

Charles Plisnier est de loin le plus traduit avec 13 titres différents, soit la moitié du corpus. Oscar-Paul Gilbert et Françoise Mallet-Joris ont chacun deux titres à leur actif en danois, tandis que Charles De Coster, Marie Gevers, Bert Huyber, Jean Libert, Maurice Maeterlinck, Félicien Marceau, Henri Michaux, Émile Verhaeren et Francis Walder sont représentés par un seul titre.

Sans surprise, compte tenu de la problématique structurelle évoquée *supra*, on voit que le lieu d'édition de l'œuvre originale est, dans l'écrasante majorité des cas, Paris. En ce qui concerne les écrivains contemporains, majoritaires dans le corpus, seuls trois ouvrages ont été publiés par des éditeurs non français : *Capelle-aux-champs* de Jean Libert est publié aux éditions de la Phalange à Bruxelles en 1937 et réédité en 1940 et 1941 à la maison Les Écrits également située dans la capitale belge ; *Jozefa des Flamands* de Bert Huyber est édité à Bruxelles, puis à Neuchâtel. *La Comtesse des digues* de Marie Gevers affiche une double origine puisque le roman a paru, en 1931, chez l'éditeur suisse Attinger installé à Neuchâtel mais également présent dans la capitale française où la maison avait ouvert une succursale en 1908. Le roman sera réédité en Belgique en 1933 (Louvain, Éditions Rex) et en 1934 (Bruxelles, Éditions I.S.A.D.).

À partir des catégories définies par Pierre Halen, on peut ainsi identifier trois *locaux* (Marie Gevers, Jean Libert et Bert Huyber) et beaucoup de *repentis* (O.-P. Gilbert, Françoise Mallet-Joris, Félicien Marceau, Henri Michaux, Charles Plisnier et Francis Walder) qui tous sont traduits en danois pour la première fois. Il en va autrement pour les aînés qui bénéficiaient déjà (particulièrement Maeterlinck et Verhaeren) d'une réputation établie comme représentants de la littérature belge dans les milieux lettrés danois au début de la période étudiée[8]. Quant à De Coster[9], il constitue une référence constante dans les écrits de Kai Friis-Møller sur la littérature belge. Si l'on se situe du côté de la culture d'accueil, la présence antérieure de ces auteurs dans le champ culturel danois rend la contextualisation franco-parisienne moins pertinente pour comprendre le choix des éditeurs. Il nous a donc semblé utile de créer une

6 Pseudonyme de Jean Libert et Gaston Vandepanhuyse (Dirkx, 1995, p. 17).

7 Pour compléter le tableau de la présence littéraire de la Belgique francophone au Danemark pendant la période étudiée, il faudrait ajouter les traductions parues dans des anthologies (Paul Nougé), quotidiens ou magazines culturels, des pièces radiophoniques (Charles Bertin, Félicien Marceau) ou encore des pièces traduites pour la scène (Michel de Ghelderode, Félicien Marceau).

8 En témoignent non seulement les traductions, mais aussi les essais écrits par des intellectuels danois de premier plan comme Georg Brandes (voir Andersen, Z.B. (1990). *Il y a cent ans, la Belgique. Textes et documents du critique danois Georg Brandes*. Bruxelles: Labor), Christian Rimestad et Kai Friis-Møller. Notons aussi que des lettres de reconnaissance de Maeterlinck et de Verhaeren figurent dans l'anthologie rédigée par Friis- Møller en soutien à la nation belge en 1916.

9 Seuls deux brefs extraits de *La Légende d'Ulenspiegel* avaient été traduits avant 1944 (en 1866 et en 1907). En 1918 est traduit *Le Voyage de noces* (*Bryllupsrejsen*).

catégorie particulière à ces écrivains que nous appellerons des *re-connus* dans le double sens de « connus à une date antérieure dans la culture d'arrivée » et « admis comme ayant une valeur littéraire ».

Le rythme des traductions connaît de fortes variations. La décennie 1940 apparaît comme la plus riche avec dix-sept traductions dont quatorze ont paru sous les années d'Occupation. Dans ce nombre sont inclus les cinq tomes du cycle romanesque *Meurtres* de Charles Plisnier et deux versions différentes de *La Légende d'Ulenspiegel,* l'une intégrale, l'autre abrégée.

Dans les deux décennies suivantes, le nombre de traductions dégringole à cinq titres. Pour les années 1950 il s'agit de *Jozefa des Flamands,* roman de Bert Huyber, lauréat du prix littéraire suisse Charles Veillon, de la trilogie *Mères* de Plisnier et du *Rempart des Béguines* paru sous le pseudonyme de Françoise Mallet. Les années 1960 n'apporteront qu'une réelle nouveauté à l'ensemble, la traduction du Prix Goncourt 1958, *Saint-Germain ou la négociation*, les autres titres étant soit des rééditions – *Faux Passeports* de Plisnier entre dans une collection de « livres-étoiles » aux côtés de titres de Sartre et de Malraux, tandis que la version intégrale de *La Légende d'Ulenspiegel* entre dans une collection de classiques scandinaves et européens – soit des retraductions : une nouvelle traduction de *Pelléas et Mélisande* remplace des traductions antérieures adaptées à la musique de Debussy, tandis que celle du *Rempart des Béguines* (paru cette fois sous le nom Françoise Mallet-Joris) est motivée par le souhait de donner une seconde chance au roman apparemment boudé par le lectorat danois lors de sa première parution[10]. Enfin, le début de la décennie 1970 voit trois titres de *repentis :* la traduction du Prix Goncourt 1969, *Creezy* de Félicien Marceau, *La Maison de papier* de Françoise Mallet-Joris et un recueil thématique de textes choisis d'Henri Michaux. Les années d'occupation se distinguent donc du reste de la période par la quantité et la diversité des auteurs traduits.

À quels besoins ces traductions ont-elles répondu dans les milieux littéraires danois ? Quel enseignement sur la perception danoise de la littérature belge peut-on en tirer ? Les paratextes peuvent livrer quelques éléments de réponse.

4. Une littérature belge : re-connus et locaux

La quatrième de couverture de *Marskens dronning* [*La Comtesse des digues*] de Marie Gevers, qui ouvre la période étudiée, livre quelques indices sur la représentation générale qu'ont les Danois de la littérature belge en ce début des années 1940 :

> Après la dernière guerre, la Belgique a été entourée d'une sympathie que les événements tragiques des dernières années n'ont fait que renforcer. Il est étonnant *que cet intérêt n'ait pas amené une connaissance plus grande de la littérature belge*, et pour remédier à cela, les éditions Steen Hasselbalch présente cette année deux des écrivains belges les plus importants, Jean Libert et l'écrivaine flamande Marie Gevers (1942, 4e de couv. Nous soulignons).

La méconnaissance générale dont font constat ces lignes s'expliquerait aisément par le nombre modeste de traductions en danois dans l'entre-deux-guerres. La perception que peut avoir le lecteur danois de la littérature belge procède donc principalement des traductions existantes et des études (par ex. Rimestad, 1915) sur les écrivains de la génération léopoldienne. Que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur de la Belgique, ces écrivains ont donné de la consistance à

[10] Interrogé par nous sur les raisons qui justifient cette retraduction, le traducteur répond : « Le Rempart des Béguines : Je ne me souviens plus pourquoi Hans Reitzel a demandé une retraduction. Je pense qu'il avait tout simplement de la sympathie pour le bouquin et qu'il trouvait qu'il avait besoin d'un "lifting", ce que j'ai fait avec plaisir, étant donné que – francophile néophyte – je venais de rentrer d'un séjour d'études à Paris ; un bon travail d'étudiant ». (Courriel du traducteur Hans Hertel à Lisbeth Verstraete-Hansen daté du 13 février 2019).

l'idée d'une littérature spécifiquement belge écrite en français mais puisant dans l'imaginaire flamand illustré à travers les *topoï* des béguinages, des beffrois, des canaux, l'humidité et le vent du nord, bref, le « mythe nordique » (Klinkenberg, 1981, pp. 43-44). Reine Meylaerts a bien montré la persistance de cette façon de voir dans les milieux culturels francophones belges de l'entre-deux-guerres. Le qualificatif « flamand » signifie alors « 'produit dans la région nordique de la Belgique' et fonctionne comme métonymie de la nation belge, actuelle et antérieure – notion souvent anachronique » (2004, p. 102).

On voit cet emploi métonymique à l'œuvre en contexte danois dans la grande anthologie rédigée par Kai Friis-Møller qui termine sa préface par l'évocation de la scène finale de *La légende* en s'écriant : « L'esprit et le cœur de la Flandre sont maintenant tout éveillés » (1916, VIII). Quelque trente ans après, Ulenspiegel, et avec lui le mythe nordique, se réveillent réellement sur le sol danois quand paraissent coup sur coup deux traductions de cette « œuvre fondatrice de la littérature nationale » (De Coster, 1944a, XII), cette « bible flamande » (De Coster, 1944b, 4e couv.). Dans la préface à la version intégrale, le qualificatif « flamand » est également mobilisé pour désigner une tradition picturale à même d'expliquer le réalisme si particulier de De Coster, ce « va-et-vient aisé entre le vu et la vision, également réels pour les artistes flamands de Bosch et Patinir à Ensor et Masereel » (1944a, XI).

On retrouve le glissement entre « flamand » et « belge » dans la préface d'un recueil qui réédite une sélection de poèmes de Verhaeren, « le chantre élu de la race flamande et en même temps le plus européen de tous les poètes belges » (1945, s.p.), ce qui n'est pas étonnant vu que la préface porte la signature de l'infatigable promoteur de la littérature belge, Kai Friis-Møller.

Mais la perception d'une littérature nationale belge comme une synthèse de la langue française et de la thématique flamande n'est pas réservée à la lecture des *re-connus*. Elle vaut aussi pour les écrivains *locaux*. Ainsi, on en retrouve des traces dans le paratexte du roman de Marie Gevers – à la fois « flamande » et « belge » (voir *cit. supra*) – où sont reproduits des extraits de la préface écrite pour la version originale (omise de la traduction danoise) par l'écrivain français Charles Vildrac qui sent dans ce roman « le souffle du vent frais des plaines du Nord et le sel de la mer » (1942, 4e couv.). Aucun écrivain, selon Vildrac, n'éprouve un aussi grand amour pour la terre que Marie Gevers « qui décrit le paysage scaldéen avec une tendresse infinie » (1942, 4e couv.).

Autre texte attribuable à un positionnement *local* est *Unge år*[11] [*Capelle-aux-champs*] de Jean Libert présenté comme « le plus lu et le mieux reconnu des jeunes auteurs de la Belgique » (1942, 4e couv.), et son roman d'inspiration autobiographique sur les expériences mystiques d'un jeune homme en quête d'absolu a effectivement rencontré un succès de librairie considérable, notamment dans les milieux catholiques (Vanderpelen-Diagre, 2004, p. 86).

Le dernier texte du corpus écrit par un écrivain *local* est *Moderen – hun som bærer*[12] (Huyber, 1952) dont la quatrième de couverture opère également une mise en relation entre la Flandre et la Belgique : « Ce roman comblé de prix et de reconnaissance critique nous vient de la Flandre, ce coin de la Belgique si bien connue dans l'histoire » (4e de couv.). Ici, c'est plutôt la Flandre comme entité géographique qui est évoquée mais, tout en gardant la double référence belge et flamande dans le paratexte, l'éditeur a choisi un titre danois qui efface l'ancrage flamand explicite du titre original – *Jozefa des Flamands.* Dans sa présentation, l'éditeur explique que là où le titre français érige le personnage éponyme en symbole de milliers de Flamandes dans les villes et les campagnes, il a souhaité accentuer la dimension universelle du sacrifice quotidien de l'ouvrière Jozefa. On pourrait être tenté de voir dans cette universalisation du thème

[11] Ce qui signifie *Les jeunes années*.

[12] Ce qui, traduit littéralement, signifie *La Mère – celle qui porte*.

une prise de conscience, au Danemark, de la fragilité du mythe nordique que les tensions croissantes (question royale, deuxième guerre scolaire) entre les deux grandes communautés linguistiques en Belgique rendent de moins en moins pertinent comme cadre d'interprétation en ce début des années 1950.

On voit ici qu'à l'exception du roman de Bert Huyber (1952), toutes les traductions d'auteurs *re-connus* ou *locaux* sont rattachées à une littérature *belge* et diffusées sur le marché pendant l'Occupation. Et, en effet, bien des échos des années sombres résonnent dans les paratextes. Ainsi De Coster nous montre-t-il « la liberté nationale comme une étape sur le chemin vers la liberté du peuple » ou « le récit émouvant de la lutte héroïque, incroyablement dure et pleine de souffrances que livre un peuple occupé contre leurs oppresseurs étrangers » (1944a, IX) et l'actualité de Verhaeren est soulignée par son engagement « dans son dernier recueil, *Les Ailes rouges*, [où il] devint le porte-parole le plus ardent dans la lutte belge pour la liberté » (1945, s.p.).

Selon Hans Hertel, les deux traductions de *La Légende* en 1944 sont révélatrices de la créativité déployée par les éditeurs danois pour aborder les thèmes de la liberté nationale et l'esprit de résistance (Hertel, 1998, p. 57). Pendant les premières années d'occupation, le Danemark bénéficiait d'un certain degré d'autonomie laissant au gouvernement danois le droit de gérer des affaires nationales comme la police, la justice et la culture. La littérature n'était pas directement soumise à la censure allemande mais surveillée par le bureau de presse du Ministère des Affaires étrangères danois. Toutefois, avec la multiplication des actes de résistance et la démission du gouvernement danois en 1943, la situation politique se détériore et la censure se durcit. Le roman de De Coster permet alors de déjouer la censure et d'évoquer la situation politique par traduction interposée.

Dans ses analyses de la vie culturelle danoise sous l'Occupation, Hans Hertel identifie d'autres facteurs susceptibles d'éclairer le choix des éditeurs danois. Il distingue, au début des années 1940, deux tendances littéraires particulièrement appréciées par le lectorat danois : une sorte de « réalisme du terroir » et une littérature existentielle où s'expriment des tourments et des doutes (2002, p. 296). Les romans de Gevers et Libert s'apparentent l'un et l'autre à ces tendances, mais l'éditeur oriente en même temps la lecture dans le sens d'une résistance réelle ou morale : chez Gevers, les premières lignes du paratexte sur les événements tragiques qui ont frappé la Belgique confèrent une dimension patriotique à son amour de la terre, tandis que, de manière un peu plus inattendue, le personnage principal de *Capelle-aux-Champs* est présenté comme un symbole de la Résistance belge : « Il mène son combat avec une telle droiture, un tel renoncement, une telle infatigabilité qu'il en devient un symbole des hommes belges indomptables dont la résistance à toute épreuve, la foi et persévérance empêchent le pays de mourir » (1942, 4e couv.). C'est d'autant plus surprenant que l'auteur, dans le contexte local, n'est pas au-dessus de tout soupçon. Jean Libert évolue dans des cercles sympathisant avec certaines idées de l'Ordre Nouveau et il collabore au *Nouveau Journal*, un des quotidiens de la collaboration. Il sera condamné à plusieurs années de prison à la Libération (Fincœur, 1997 ; Vanderpelen-Diagre, 2004, pp. 86-87 ; Vanderpelen-Diagre, 2014, p. 178).

Quant à Marie Gevers, on trouve également sa signature dans le *Nouveau Journal*, mais aussi dans *Wallonie*, un mensuel édité par la Communauté culturelle wallonne, qui hébergeait la Section wallonne et belge de langue française de la Société européenne des Écrivains, un organisme international collaborationniste fondé à Weimar à la fin de 1941 (Delcord, 1986, pp. 181-182). Marie Gevers sera exclue du PEN Club belge et blâmée aussi bien par l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises que par l'Association des Écrivains Belges (Fréché, 2007).

Il faudrait fouiller les archives pour mieux connaître les voies[13] empruntées par ces deux œuvres pour figurer dans le catalogue de l'éditeur danois Hasselbalch, qui occupait alors une position dominante dans le domaine de la traduction de littérature étrangère. Notons simplement que les deux auteurs sont, avec Huyber, les seuls écrivains *locaux* traduits pendant la période, et en même temps les seuls à avoir contourné le passage parisien[14]. Notons aussi que les romans de Libert et de Gevers sont inscrits dans le catalogue du club du livre créé par Hasselbalch en 1939[15], ce qui pourrait indiquer que leur entrée sur le marché littéraire danois a été rendu possible par le contexte particulier qui voyait les éditeurs danois faire feu de tout bois pour satisfaire la demande. Notons enfin, qu'il est possible de voir, dans l'encadrement paratextuel, la confirmation que les textes circulent effectivement sans leur contexte politique et sociohistorique immédiat.

Les écrivains *re-connus* et *locaux* sont donc lus à travers le prisme national belge fortement coloré par le mythe nordique. Mais à partir de 1952, plus aucun écrivain *local* belge n'entre sur le marché danois, et abstraction faite d'une réédition de *La Légende* (1963) et d'une retraduction de *Pelléas et Mélisande* (1968) où le signifiant « belge » n'apparaît nulle part, le marché du livre danois appartiendra désormais aux *repentis,* déjà présents sous l'Occupation.

5. Une littérature française : les repentis

En 1943, Charles Plisnier fait une entrée fracassante sur le marché du livre danois avec six livres parus la même année : la traduction de *Mariages* et les cinq volumes du cycle *Meurtres.* La quatrième de couverture de la traduction de *Mariages* dote Plisnier d'une double appartenance en le présentant comme « le Prix Goncourt franco-belge », et si le lecteur a bien senti le vent souffler en lisant, ce n'est pas celui du Nord comme c'était le cas pour Gevers, c'est « le souffle de la grande littérature qui transperce son livre » (1943a, 4e couv.). Le texte est ainsi ancré dans un régime littéraire plutôt que dans une réalité nationale ou régionale.

Cette stratégie est moins évidente pour présenter la traduction de *Faux passeports* en 1946. Le paratexte de ce recueil de nouvelles reliées par un narrateur homodiégétique (discrètement) belge établit bien un lien entre l'univers de la fiction et Charles Plisnier, mais le signifiant « Belgique » est réservé au Parti Communiste de Belgique que l'écrivain a cofondé en 1919 avant de le quitter dix ans plus tard. La présentation de la traduction de *La Matriochka* (trad. 1946) procède de la même manière : Bruxelles et la Belgique sont mentionnées comme les lieux de l'action, mais aucune relation directe entre ces lieux et l'auteur n'est établie.

Cet escamotage va de pair avec une insistance appuyée sur l'appartenance de ces écrits à la « vraie » littérature : *Faux passeports* relève « d'un authentique art littéraire » (1946, 4e couv.) et le paratexte de *Figures détruites* promet un « niveau artistique très élevé » qui va plaire « au lecteur littéraire qui désire un art authentique » (1949, 4e couv.).

[13] On peut toutefois noter que Jean Libert a occupé le poste de directeur littéraire de la maison d'édition Les Écrits née dans les réseaux de la droite catholique à Bruxelles (Fréché, 2009, pp. 23, 227).

[14] Le recueil de nouvelles *Figures détruites* de Charles Plisnier présente un cas intéressant à cet égard. Selon la quatrième de couverture de la traduction danoise *(Fortabte skæbner,* 1949), une des cinq nouvelles du recueil (« Une voix d'or ») a déjà paru en danois sous forme d'un livre indépendant à l'automne 1945 (*Rolande*). Cela indique que le texte source de ces nouvelles est le recueil paru chez Corrêa à Paris en 1945 et non pas les premières éditions de ces textes parus respectivement en Belgique et en Suisse : *Figures détruites* composé de quatre nouvelles « Chana », « Lucile », « Annabel » et « Aimée » (Bruxelles, Éditions Labor, 1932) et *Une Voix d'or* (Fribourg, Éditions de la Librairie de l'Université de Fribourg/Egloff, 1944). Rassemblés en un seul volume par l'éditeur parisien, les textes trouveront rapidement le chemin vers le Danemark. Tout laisse supposer que la visibilité de ces textes a été accrue par le passage parisien.

[15] Une notice dans le quotidien *Kristeligt Dagblad* datée du 18 juin 1939 présente cette nouvelle invention de l'éditeur qui n'est « jamais à court d'idées ».

Les traductions qui suivent ancrent Plisnier toujours plus solidement dans le paysage littéraire français, et plus les évocations biographiques se font rares, plus les références à la littérature française se multiplient : le paratexte de *Mères (I)* opère un retour sur le cycle de *Meurtres* qui « est un phare dans la littérature française contemporaine » (1952, 4e couv.) ; le deuxième tome reproduit une recension littéraire d'un quotidien danois qui décrit Plisnier comme « un des tout grands auteurs de la vie littéraire en France (Plisnier 1953, 4e couv.), et le troisième tome arbore un encadré signalant « une œuvre capitale dans la littérature française contemporaine » (1956, 4e couv.)

La réception danoise de Plisnier mériterait une étude beaucoup plus approfondie, mais on se limitera ici aux traits caractéristiques de la perception danoise du groupe de *repentis* dans leur ensemble, et notamment les différentes stratégies de détournement des origines belges qui semblent, dans certains cas, directement importées du discours de la critique littéraire parisienne analysé par Jean-Marie Klinkenberg (2010) et Paul Dirkx (1999).

La double qualification « écrivain franco-belge » utilisée pour présenter Plisnier lors de sa première entrée dans le champ est aussi utilisée pour Francis Walder, cet « écrivain franco-belge particulièrement doué » (1960, 4e couv), mais la stratégie dominante dans le corpus paratextuel danois est bien celle que Jean-Marie Klinkenberg a résumée par la formule : « Belges ? Non : Nés en Belgique ! […] En d'autres termes, l'écrivain belge qui réussit n'est pas belge, il l'a été » (2010, p. 55). Comme Françoise Mallet-Joris qui, bien que née en Belgique, « termine actuellement ses études littéraires à la Sorbonne » (1961, 4e couv.) ou Oscar-Paul Gilbert qui a vu les deux premiers tomes du cycle romanesque *Bauduin-des-Mines* paraître en danois : « Né en 1898 en Belgique. A suivi son père, socialiste convaincu, qui devait fuir les Allemands et qui a trouvé refuge à Paris » (1948a, 4e couv).

On peut aussi être né avec des circonstances atténuantes comme la proximité de la France, tel Plisnier né à « Mons à la frontière entre la Belgique et la France » (1952, 4e couv.). En revanche, les origines belges de Félicien Marceau sont complètement passées sous silence. Même remarque pour Michaux – « peut-être le poète français le plus 'moderne' » – dont « l'usage subversif de la langue écrite conventionnelle permet de contourner la grande langue commune (française, nationale) » (1973, p. 8). On ne saurait mieux résumer comment, dans ces présentations, le français est exclusivement perçu dans sa dimension de langue nationale *française*. Mais il faut dire aussi que Marceau[16] est naturalisé français depuis dix ans au moment où paraît cette traduction[17], et que Michaux a tout fait pour effacer la Belgique de sa vie.

Aussi les écrivains belges *repentis* ne semblent-ils pas faire partie de la même littérature que les écrivains qui avaient nourri la perception de la littérature belge autour de la Première Guerre mondiale et brièvement réactivé le « mythe nordique » pendant l'Occupation. Les paratextes sur les *repentis* insistent moins sur la portée patriotique ou sociopolitique de l'œuvre que sur la profondeur psychologique des personnages, les valeurs éternelles, la portée universelle du message, la maîtrise du récit et la grande qualité artistique.

Au fond, les paratextes accompagnant les œuvres des *repentis* nous renseignent davantage sur la perception qu'ont les éditeurs danois de la littérature *française* que de la littérature *belge*. Ainsi, le cycle de *Mères* permet aux lecteurs danois de « faire connaissance avec un mode de vie français hautement cultivé » (Plisnier, 1956, 4e couv.) ; le deuxième tome de

[16] Félicien Marceau (pseud. de Louis Carette) n'était pas au-dessus de tout soupçon sous l'Occupation, période pendant laquelle il a travaillé pour le *Nouveau Journal* et Radio-Bruxelles placée sous contrôle allemand. Condamné à quinze ans de prison après la guerre, Carette s'est réfugié en France, qui lui a accordé la nationalité française en 1959 et un fauteuil à l'Académie française en 1975.

[17] La quatrième de couverture de *Creezy* signale que l'auteur est déjà bien connu au Danemark où ses pièces *La bonne soupe* (en 1961) et *L'Œuf* (1967) ont été montées respectivement à Aarhus et à Copenhague.

Mères est d'une « composition logique recherchée » et le contenu « servi de la manière la plus fine et la plus cultivée » (Plisnier, 1953, 4e couv.) ; la retraduction du *Rempart des Béguines*, motivée par le silence qui a entouré la première traduction en 1951, mérite d'être appréciée aussi bien pour sa langue « à la fois froide, analytique, souple et poétique » que pour sa composition « serrée et raffinée » (Mallet-Joris, 1963, 4e couv.). On est dans le même champ lexical du raffinement français avec *Saint-Germain ou la négociation*, un roman « élégant et séduisant » (Walder, 1960, 4e de couv.). Des exemples parmi d'autres qui montrent le fort pouvoir d'attraction qu'exerce la vie culturelle française sur les milieux culturels danois dans les décennies d'après-guerre. La couverture de la traduction danoise de *Ma maison de papier,* représentant ladite maison en papier journal du *Monde* avec le drapeau français au fronton (Mallet-Joris, 1971, couv.) porte l'empreinte visible de cet intérêt.

6. Conclusion

Les paratextes éditoriaux de la littérature belge francophone en traduction danoise entre 1942 et 1973 ont été étudiés ici afin d'examiner la manière dont la dimension transnationale de la langue française influe sur la circulation et la catégorisation des auteurs et des livres « périphériques » traduits.

Pour saisir toute la complexité des enjeux à l'œuvre dans la circulation de la littérature belge, nous avons proposé de remplacer la notion de « contexte de départ » par une contextualisation plus souple à l'aide des concepts *local*, *entrant* et *repenti* proposés par Pierre Halen pour décrire l'attitude de l'écrivain francophone face au champ franco-parisien. Réservant ces catégories aux écrivains contemporains « primo-traduits » dans le champ littéraire danois, nous y avons ensuite ajouté la catégorie de *re-connus* en nous situant du côté du contexte d'accueil.

Nous avons vu que, d'une manière générale, le monde littéraire danois a traduit très peu d'auteurs belges et que les paratextes des traductions existantes n'ont pas construit une image forte ou cohérente d'une littérature belge francophone. Une certaine idée d'une littérature *nationale* belge est observable durant l'Occupation qui ravive la mémoire du (petit) Panthéon littéraire belge construit pendant le premier conflit mondial par des métadiscours puisant abondamment dans le mythe nordique. Ce dernier sert à la fois d'argument pour relire ou traduire les *re-connus* dans un esprit patriotique, et de prisme à travers lequel sont appréhendées les rares œuvres d'auteurs belges contemporains qui entrent sur le marché. Or, ce prisme est uniquement utilisé pour lire les œuvres d'auteurs *locaux* éditées par des maisons d'édition entièrement ou partiellement excentrées et ancrées dans un univers fictionnel belge – surtout flamand – reconnaissable. Lorsque la fenêtre ouverte par la guerre se referme, seul un écrivain *local* passe encore la frontière danoise, mettant ainsi en évidence le caractère exceptionnel d'un tel passage direct entre deux périphéries culturelles.

Après la guerre, le centre littéraire français reprend la main et les éditeurs danois ont désormais les yeux rivés sur la France, et seules les œuvres publiées à Paris par des *repentis* entrent sur le marché danois. Les paratextes rattachent ces textes et leurs auteurs à la France, les inscrivent dans une filiation française et leur attribuent des qualités généralement associées à la culture française. Si mention est faite des origines belges, c'est avant tout comme un fait du passé.

Pour entrer sur le marché littéraire danois – linguistiquement périphérique et culturellement dominé – l'écrivain belge doit être édité et reconnu par un centre littéraire extérieur selon des modalités différentes qui se donnent à lire dans les paratextes sous forme de catégorisations nationales et littéraires. La littérature belge de langue française, bien qu'écrite dans une des langues centrales du système mondial des traductions, circule donc à la manière d'une littérature dominée. S'il est vrai, comme l'a affirmé Pierre Bourdieu (Bourdieu, 2002, p. 4) que

les œuvres circulent sans leur contexte sociohistorique, elles semblent néanmoins transporter avec elles la trace de leur origine plus ou moins légitime. C'est au moins l'enseignement que l'on peut tirer des paratextes éditoriaux.

Par ailleurs, le corpus paratextuel a révélé que la position dominée de la littérature belge francophone atteint par ricochet les instances de consécration locales dont les jugements de valeur ne sont pas plus repris par les agents culturels danois que par le centre littéraire français. Les présentations des éditeurs danois font souvent référence au discours critique français qui fonctionne comme un argument d'autorité, mais nous n'avons vu aucun exemple de citations émanant d'une revue ou d'un critique littéraires belges. De même, le prix Victor Rossel n'a jamais, à ce jour, ouvert la voie à une traduction en danois, même pas pour les livres publiés en France.

Cette étude particulière devrait prendre place dans une reconstruction plus complète qui ferait une place à la réception critique danoise non seulement des textes abordés ici, mais aussi des nombreuses traductions des essais et du théâtre de Maeterlinck et des auteurs qui se sont illustrés dans les genres moins légitimes. Une telle reconstruction devrait également s'interroger sur l'absence quasi complète d'auteurs liés de près ou de loin au mouvement de la « belgitude » des années 1970 et 1980 qui fut pourtant accompagné d'une activité éditoriale et promotionnelle intense. Pourquoi trouve-t-on *Het Verdriet van België* (1983) d'Hugo Claus, un auteur belge néerlandophone, en danois, mais non pas *L'Herbe à brûler* de Conrad Detrez (Prix Renaudot 1978) ou *Une Paix royale* de Pierre Mertens, deux auteurs que l'on pourrait considérer comme des *entrants* contemporains ? Est-ce que les *repentis* accèdent plus facilement au niveau mondial par la traduction que les *entrants* ? Faut-il chercher la réponse dans le champ culturel danois, le champ franco-parisien ou encore dans la politique culturelle de la Belgique francophone ? Voilà un terrain presque vierge qui attend d'être exploré.

7. Références

Traductions danoises 1942-1973

De Coster, C. (1944a). *Historien om Uglspil og Lamme Goedzak og deres heltemodige, lystige og berømmelige Hændelser i Flanderns Land og andre steder 1-2*. København: Fischers Forlag. [(1867). *La Légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandre et ailleurs*].

De Coster, C. (1944b). *Uglspil*. København: Chr. Erichsens Forlag.

De Coster, C. (1963). *Historien om Uglspil og Lamme Goedzak og deres heltemodige, lystige og berømmelige Hændelser i Flanderns Land og andre steder* (rééd.). København: Hasselbalch.

Gevers, M. (1942). *Marskens dronning.* København: Hasselbalch. [(1931). *La comtesse des digues*. Neuchâtel: Attinger].

Gilbert, O.-P. (1948a). *Familien Bauduin – grubeejeren*. København: Povl Branners Forlag. [(1939). *Bauduin des Mines*. Paris: Gallimard].

Gilbert, O.-P. (1948b). *Familien Bauduin – svigersønnen*. København: Povl Branners Forlag. [(1941). *Bauduin des Mines – Carpant*. Paris: Plon].

Huyber, B. (1952). *Moderen, hun som bærer.* København: Wangels Forlag. [(1949). *Jozefa des Flamands*, Bruxelles: Office de la publicité / Neuchâtel: À la Baconniere].

Libert, J. (1942). *Unge Aar.* København: Hasselbalch. [(1937/1941). *Capelle-aux-Champs.* Bruxelles: Ed. de la Phalange / Les Écrits].

Maeterlinck, M. (1968). *Pelléas og Mélisande.* Herning: Poul Kristensen. [(1892). *Pelléas et Mélisande*].

Mallet, F. (1951). *Nonnevolden.* København: Henning Branners Forlag. [(1951). *Le rempart des béguines.* Paris: Julliard].

Mallet-Joris, F. (1963). *Nonnevolden*. København: Reitzel. [(1951). *Le rempart des béguines.* Paris: Julliard].

Mallet-Joris, F. (1971). *Mit hus af papir*. København: Gyldendal. [(1970). *La maison de papier.* Paris: Grasset].

Marceau, F. (1970). *Creezy*. København: Schønberg. [(1969). *Creezy.* Paris: Gallimard].

Michaux, H. (1973). *Tematisk tekstsamling*. S.l. Arena. [*Poèmes choisis*. Préface de Jean Kress].

Plisnier, C. (1943a). *Ægteskaber.* København: Carit Andersens Forlag. [(1937). *Mariages.* Paris: Corrêa].

Plisnier, C. (1943b). *Familien Annequin 1. Isabelles død*. København: Schønberg. [(1939). *Meurtres I. La mort d'Isabelle.* Paris: Corrêa].

Plisnier, C. (1943c). *Familien Annequin 2. Sønnens hjemkomst*. København: Schønberg. [(1939). *Meurtres II. Présence du fils.* Paris: Corrêa].
Plisnier, C. (1943d). *Familien Annequin 3. Martine.* København: Schønberg. [(1940). *Meurtres III. Martine.* Paris: Corrêa].
Plisnier, C. (1943e). *Familien Annequin 4. Ulmende ild*. København: Schønberg. [(1941). *Meurtres IV. Feu dormant.* Paris: Corrêa].
Plisnier, C. (1943f). *Familien Annequin 5. Den yderste dag*. København: Schønberg. [(1941). *Meurtres V. Dieu le prit.* Paris: Corrêa].
Plisnier, C. (1945). *Rolande*. København: Schønberg. [(1945). *Une Voix d'or*. De *Figures détruites*, Paris: Corrêa].
Plisnier, C. (1946). *Falske pas.* København: Schønberg. [(1937). *Faux passeports.* Paris: Corrêa].
Plisnier, C. (1947). *Matriotjka.* København: Schønberg. [(1945). *La Matriochka,* Paris: Corrêa].
Plisnier, C. (1949). *Fortabte skæbner.* København: Schønberg. [(1945). *Figures détruites,* Paris: Corrêa].
Plisnier, C. (1952). *Mødre I. De som jeg elsker*. København: Branner og Korch. [(1946). *Mères I. Mes biens-aimés*, Paris: Corrêa].
Plisnier, C. (1953). *Mødre II. De dødes magt*. København: Branner og Korch. [(1948). *Mères II. Nicole Arnaud*, Paris: Corrêa].
Plisnier, C. (1956). *Mødre III. Snore der strammes*. København: Branner og Korch. [(1949). *Mères III. Vertu du désordre.* Paris: Corrêa].
Plisnier, C. (1964). *På falsk pas* (rééd.). København: Vintens Forlag. [*Faux passeports*].
Verhaeren, É. (1945). *Digte*. København: Thaning & Appels Forlag. [Poèmes choisis].
Walder, F. (1960). *Diplomaternes spil*. [(1958). *Saint-Germain ou la négociation*. Paris: Gallimard].

Ouvrages et études critiques

Batchelor, K. (2018). *Translation and paratexts*. London: Routledge.
Beyen, M. (2006). The schizofrenia of an icon: The impact of Thyl Uylenspiegel on national and gender identities in Belgium in the nineteenth and twentieth centuries. In M. Wintle (Ed.), *Image into identity: constructing and assigning identity in a culture of modernity* (pp. 145-157). Amsterdam: Rodopi.
Bourdieu, P. (2002). Les conditions sociales de la circulation internationale des idées. *Actes de la recherche en sciences sociales, 145,* 3-8.
Casanova, P. (1999). *La République mondiale des lettres*. Paris: Seuil.
Dansk Forfatterleksikon. http://danskforfatterleksikon.dk
Delcord, B. (1986). À propos de quelques « chapelles » politico-littéraires en Belgique (1919-1945). *Bijdragen tot de Geschiedenis van de Tweede Wereldoorlog, X-1*, 153-206.
Denis, B. & Klinkenberg, J.-M. (2005). *La Littérature belge. Précis d'histoire sociale*. Bruxelles: Labor.
De Swaan, A. (2002). *Words of the world. The global language system*. New York : Wiley.
Dirkx, P. (1995). Paris and Amsterdam as translational go-betweens. The evolution of literary translation in Belgium after World War II. In P. Jansen (Ed.), *Translation and the manipulation of discourse. Selected papers of the CERA research seminars in translation studies 1992-1993* (pp. 9-24). Louvain: KUL.
Dirkx, P. (1999). La presse littéraire parisienne et les «amis belges» (1944-1960). *Actes de la Recherche en Sciences Sociales, 111-112,* 110-121.
Dirkx, P. (2006). *Les « Amis belges »*. *Presse littéraire et franco-universalisme*. Presses Universitaires de Rennes.
Espagne, M. (2010). Au-delà du comparatisme. La méthode des transferts culturels. In C. Avlami & J. Alvar (Eds), *Historiographie de l'antiquité et transferts culturels : Les histoires anciennes dans l'Europe des XVIIIe et XIXe siècles* (pp. 201-221). Amsterdam : Rodopi.
Espagne, M. (2013). La notion de transfert culturel. *Revue Sciences/Lettres, 1.* Consulté sur http://journals.openedition.org/rsl/219
Espagne, M. & Werner, M. (1987). La construction d'une référence culturelle allemande en France : genèse et histoire (1750-1914). *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, *42*(4), 969-992.
Fincœur, M. B. (1997). Le monde de l'édition en Belgique durant la Seconde Guerre mondiale : l'exemple des éditions de la Toison d'Or. *Textyles*, *Hors série n° 2*, 21-60.
Fréché, B. (2007). L'actualité de la Première Guerre mondiale après la Seconde. *Textyles, 32-33,* 89-105.
Fréché, B. (2009). *Littérature et société en Belgique francophone (1944-1960)*. Bruxelles: Le Cri/CIEL –ULB-Ulg.
Friis-Møller, K. (1915). *Belgiens lyre*. København: V. Pios Boghandel – Povl Branner.
Friis-Møller, K. (red.). (1916). *Belgien.* København: V. Pios Boghandel – Povl Branner.
Friis-Møller, K. (1918). *Belgiske dage. Noter og marginalia.* København: V. Pios Boghandel – Povl Branner.
Genette, G. (1987). *Seuils*. Paris: Seuil.
Halen, P. (2008). À propos des modalités d'insertion des littératures dites de l'immigration ou migrantes dans le système littéraire francophone. In D. Dumontet & F. Zipfel (dir.), *Écriture migrante / Migrant Writing* (pp. 37-48). Hildesheim: Georg Olms Verlag.

Heilbron, J. (1999). Towards a sociology of translation: Book translations as a cultural world system. *European Journal of Social Theory, 2*(4), 429-444.
Heilbron, J. & Sapiro, G. (2002). La traduction littéraire, un objet sociologique. *Actes de la recherche en sciences sociales, 144*, 3-5.
Hertel, H. (1998). Det belejrede og besatte åndsliv. Kulturkampen omkring fascisme og nazisme i dansk litteratur, presse og kulturdebat 1920-1945. In H. Dethlefsen & H. Lundbak (red.), *Fra mellemkrigstid til efterkrigstid. Festskrift til Hans Kirchhoff og Henrik S. Nissen* (pp. 25-92). København: Museum Tusculanum.
Hertel, H. (2002). Bogforbud og Bogcensur + Kulturlivet 1940-1945. In H. Kirchhoff, J. T. Lauridsen & A. Trommer (red.), *Gads leksikon om dansk besættelsestid 1940-1945* (pp. 56-57, 295-299). København: Gad.
Klinkenberg J.- M. (1981). La production littéraire en Belgique francophone : esquisse d'une sociologie historique. *Littérature, « L'institution littéraire II », 44,* 33-50.
Klinkenberg, J.-M. (2010). « Lettres belges et lunettes parisiennes » [1983, 1984]. In J.-M. Klinkenberg, *Périphériques Nord* (pp. 51-63). Éditions de l'Université de Liège.
Lievois, K. & Bladh, E. (2016). La littérature francophone en traduction : méthodes, pratiques et histoire. *Parallèles, 28*(1), 2-27.
Mazaillier, A. & Porsild, N. (1986). *Bibliografi over dansk og fransk litteratur i oversættelse 1960-1984*. Århus: Handelshøjskolens Bibliotek.
Meylaerts, R. (2004). *L'Aventure flamande de la Revue belge: langues, littératures et cultures*. Bruxelles: Peter Lang.
Quaghebeur, M. (1982). Balises pour l'histoire des lettres belges de langue française. In *Alphabet des Lettres belges de langue française* (pp. 11-202). Bruxelles: Association pour la promotion des lettres françaises de Belgique.
Rasmussen, O. W. (1993). Belgiske forfattere på dansk. In M. Quaghebeur, *National eller regional identitet : om Belgiens franskprogede litteratur* (pp. 73-80). København: Akademisk Forlag.
Rimestad, C. (1915). *Belgiens store digter: Émile Verhaeren, Maurice Maeterlinck, Charles Van Lerberghe.* København: V. Pio & Povl Branner.
Sapiro, G. (dir.) (2008). *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation.* Paris: CNRS Éditions.
Toury, G. (2012). *Descriptive translation studies and beyond* (2nd ed.). Amsterdam: Benjamins.
Vanderpelen-Diagre, C. (2004). *Écrire en Belgique sous le regard de Dieu*. Bruxelles: Éditions Complexe.
Vanderpelen-Diagre, C. (2014). Le monde catholique et les cités-jardins à Bruxelles dans l'entre-deux-guerres. *Archives de sciences sociales des religions, 165,* 163-183.

Lisbeth Verstraete-Hansen

Université de Copenhague
Emil Holms Kanal 6
2300 Copenhague S
Danemark

lvhansen@hum.ku.dk

Biographie : professeure associée à l'Université de Copenhague, Lisbeth Verstraete-Hansen travaille sur l'histoire des littératures francophones, les transferts culturels et les littératures francophones en traduction danoise.

This work is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License.